

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LE JOURNAL DES DEBATS

LEGISLATIFS ET LITTÉRAIRES DU CANADA.

"MIHI A SPE, METU, PARTIBUS REIPUBLICÆ ANIMUS LIBER EST."—Salluste. Catil.

VOL. I.

TORONTO, VENDREDI, 26 MARS, 1858.

No. 18

GALERIE POLITIQUE.

Il y a maintenant dix ans que le prince Louis Napoléon Bonaparte et son ami inséparable, M. Persigny, se jetèrent pour la troisième fois, au milieu des Français afin de profiter des eaux troubles d'une révolution, pour repêcher, s'il était possible, la couronne impériale tombée des serres du grand Empereur.

Tous nos lecteurs savent avec quel succès merveilleux, ces deux hommes sont venus à bout de leur entreprise. La grande Histoire aura des pages d'admiration pour le *souverain-parvenu* qui, bien mieux que Louis-Philippe, a su se rendre digne du surnom de *Napoléon de la suite*, en se tenant toujours préparé pour la guerre et en se rendant redoutable aux monarchies voisines.

La petite histoire, les *né noirs* contemporains, le journalisme doivent, à leur tour, quelques pages au compagnon de celui qui, pareil au roi Henri IV,

« règne sur la France,

« Et par droit de conquête, et par droit de naissance. »

M. le comte de Persigny mérite, bien plus que le ministre Sully, d'avoir sa bonne part de la popularité historique accordée au souverain, car il a eu le mérite de s'attacher à son maître, alors que ce dernier n'avait pas même l'ombre d'un succès à venir.

M. Hippolyte Castille, dont nous republions aujourd'hui la brochure consacrée à ce personnage, a appartenu d'abord au parti démocrate et, bien qu'il reste encore une nuance *rouge* dans le style dont il se sert pour écrire ses livrets, on peut dire qu'il s'est détaché du parti républicain, d'autant plus qu'il donne autant de ruades et de coups de griffe à ses anciens amis, qu'il a de coups d'encensoir pour les hommes du régime impérial.

III

LE COMTE DE PERSIGNY.

« J'ai apporté ma tête ici, je n'ai plus rien à dire. »
(Réponse de M. de Persigny au président de la Chambre des pairs, séance du 28 septembre 1840.)

Pour les âmes domestiques, la politique est le saint des saints. En prononcer le nom, c'est jouer avec le feu. Tous les gouvernements sont pour elles le meilleur des gouvernements, et les gens qui gouvernent, l'idéal des fonctionnaires.

Dire tout bas un petit mot contre la République, quand la République est en butte aux insultes de toutes les factions royalistes est la seule licence que se soient jamais permise ces créatures. De leur côté, les gouvernements reconnaissant les considèrent comme la perfection des administrés.

Ces gens-là sont trop précieux à tous les partis pour qu'on essaye d'en détruire la race. Gardons-nous d'y toucher.

Mais il existe, dans ces couches profondes et peu explorées

de cette immensité qu'on nomme le public, une classe aimable, spirituelle, qu'on aimerait à voir moins inattentive : ce sont les femmes et la généralité des jeunes-hommes en France.

Ce qui éloigne cette vivante portion du public, c'est qu'elle s' imagine que la politique manque de gaieté. A ses yeux la politique est une chose froide, sèche, austère, absolu ent dépourvue d'éléments romanesques.

Hélas ! c'est lui faire bien de l'honneur !

Quiconque aura feuilleté les pages de cet album consacré aux hommes illustres de la vie publique au dix-neuvième siècle, rabattra beaucoup de ce préjugé. Il s'apercevra, au contraire, que rien n'est plus abondamment pourvu de tout ce qui constitue le drame et la comédie, que les périodes de la politique depuis une soixantaine d'années en Europe.

Que de chutes inattendues ! que d'élévations soudaines ! quels coups de la destinée ! quels caprices de la fortune ! Ne dirait-on pas que nous tous, en Europe, qui manions la plume, la parole ou l'épée, sommes devenus des héros de roman, ou n'attendons qu'un quart d'heure favorable pour le devenir ?

Si les multitudes n'en restent pas sceptiques jusqu'à la moelle, c'est qu'heureusement pour elles le soin de labourer la terre, de battre le fer et de rabotter le bois ne leur laisse guère le loisir d'observer tout ce qui là-haut se joue en leur nom.

On compte à peu près une douzaine de gouvernements en France depuis 1790. Voilà pourquoi le nombre des personnages illustres est si considérable en ce pays.

Chaque nouveau gouvernement, amenant avec lui l'éclosion d'un haut personnel, crée des illustrations spontanées. Et l'histoire, qui n'est pas une muse, mais le plus docile de greffiers, s'empresse d'enregistrer les faits et gestes de ces nouveaux hommes célèbres.

Dans ces promotions de la destinée il y a toujours, hâtons-nous de le dire, des hommes remarquables et dignes des faveurs de la fortune.

Ainsi, dans la catégorie des personnages illustres de notre dernière transformation gouvernementale, j'ai déjà eu l'occasion de parler des maréchaux Saint-Arnaud et Canrobert, qui se sont bien battus en Crimée contre les Russes. Je voudrais aujourd'hui entretenir le lecteur d'un personnage nouveau, appartenant à quelqu'une des carrières civiles.

Parmi ces derniers, un des plus marquants est sans contredit M. Fialin de Persigny, ambassadeur actuel de Napoléon III près la cour de Londres.

Dans l'ordre de choses actuel, M. de Persigny a, selon nous, une physionomie parfaitement distincte de tout ce qui l'entoure.

Je ne sais si je me trompe, mais j'imagine que, si le vaisseau de l'État venait à sombrer, plutôt que de quitter son capitaine, M. de Persigny se laisserait couler avec le bâtiment.

A quelque ordre d'idée qu'on appartienne, on peut causer avec un homme ainsi fait. S'il doit tout à l'ordre de choses qui l'a élevé, au moins il lui rend le tout pour le tout.

Lorsqu', dans le procès qui suivit la tentative de Boulogne, * on lui demanda sa qualité, il répondit : « J'appartenais au prince ; j'étais son soldat. »

(* Tentative faite en 1840 par le prince Louis-Napoléon et quelques uns de ses amis, pour abattre le trône de Louis-Philippe. Les aventuriers révolutionnaires, partis d'Angleterre, débarquèrent à Boulogne et firent un fiasco complet.

Et, à défaut d'écu armorié depuis dix siècles, il a gravé sur celui que son maître et son ami lui a donné, cette devise, qui semble d'un autre temps : "*Je sers.*"

A une époque où tout le monde a la prétention de commander, ce "*Je sers*" est tout à fait caractéristique.

En l'examinant bien, ce dévouement de corps et d'âme est peut-être, dans la sphère des intérêts d'un régime et d'un monarque, la meilleure garantie d'indépendance. Le serviteur et ami sincèrement attaché à son prince n'est pas un courtisan. Il saura, dans l'occasion, dire sa façon de penser, quitte à obéir ensuite, fût-ce contre sa raison.

M. de Persigny est depuis trop peu de temps aux affaires et a trop peu livré ses idées à la publicité pour qu'il me soit possible d'apprécier sa capacité politique. Mais qu'importe ? ce dévouement absolu n'est-il pas une garantie suffisante ?

Le dévouement voit plus clair que la science. Et il y a un instinct encore plus lucide que le dévouement, c'est l'instinct de la conservation. Quand on est décidé à vivre et à périr au besoin pour la cause d'un prince, on est donc dans cette condition de double clairvoyance que je viens d'indiquer.

C'est pourquoi, reprenant la vieille comparaison du vaisseau de l'Etat, que je supplie le lecteur de me permettre encore un petit instant, il est impossible, dis-je, de se dissimuler que depuis soixante ans ce vaisseau est furieusement ballotté sur la surface de l'Europe entre ces grands écueils qu'on nomme l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie.

Or, si peu que nous soyons à bord à cette heure, ne fussions-nous que de simples passagers, nous avons, comme M. de Persigny, un certain intérêt à ne pas couler à fond. Qui sait comment tourne un naufrage ? n'avons-nous pas vu, en 1814 et en 1815, que le capitaine et l'équipage ne sont pas toujours les seules victimes du désastre ?

J'ajouterai même que, sauf le capitaine et les passagers, le reste de l'équipage trouve en général moyen de se tirer d'affaire.

Entre M. de Persigny et nous il y a donc un point commun. Parfaitement sûrs de ses intentions, les passagers pourraient toujours lui dire, si son intention divisée entre mille objets venait à faire défaut : "Prenez garde, monsieur le pilote, nous allons toucher par ici !"

On voit par là que M. de Persigny est pour nous très-intéressant.

Ce n'est pas que ce caractère fait tout d'une pièce ait du premier coup trouvé sa voie : mais ses tâtonnements sont de peu d'importance, tandis que sa fixité définitive peut en avoir beaucoup.

Né aux environs de Roanne, à Saint-Martin d'Estreaux (Loire), le 11 janvier 1808, M. de Persigny (Jean-Gilbert-Victor Fialin), a fait dans la vie une entrée assez difficile.

Son père avait été notaire à Roanne. Des revers de fortune l'assaillirent et ne laissèrent plus au jeune Fialin de Persigny d'autres ressources que de s'engager.

Il prit bravement son parti, et entra en 1825 au 3^e régiment de hussards.

D'humeur et de physionomie agréables, bon cavalier, régulier dans sa conduite, il obtint promptement les galons de brigadier. On l'envoya à l'école de cavalerie de Saumur, et il en sortit en 1829 avec le grade de maréchal des logis.

Incorporé au 4^e régiment de hussards, il se trouva que M. Fialin de Persigny avait pour capitaine M. Kersausie, ** l'un des chefs du parti républicain : la compagnie était suspecte. Elle le devint bien davantage quand le parti républicain entreprit sur une large échelle des embouchements dans le corps des sous-officiers.

Un danger sérieux en pouvait résulter. Le ministre de la guerre le conjura en faisant délivrer en 1831 des congés de réforme à tous les suspects. M. de Persigny fut du nombre.

Il sortit du régiment le 4 octobre et vint à Paris. C'était l'époque de la propagande saint-simonienne. M. de Persigny fut lié d'amitié avec un des chefs de cette doctrine, dont les grands aspects séduisirent alors quelques-unes des plus belles intelligences de ce pays.

(**) M. Kersausie a figuré, croyons-nous, parmi les héros des barricades de 1848.

Faut-il en partie attribuer à ces antécédents l'espèce de fauteur dont jouissent aujourd'hui les anciens saint-simoniens, ou leur élévation presque générale n'est-elle que le résultat d'aptitudes communes ?

Les saint-simoniens et les juifs forment aujourd'hui deux groupes remarquables qu'on est sûr de rencontrer sur toutes les avenues de la fortune.

Après la dissolution de la Société saint-simonienne, en 1832, M. Fialin de Persigny se rendit en Vendée, où s'organisait la petite chouannerie.

Le maréchal Saint-Arnaud, alors sous-lieutenant, s'y trouvait aussi. Quant à M. de Persigny, quel motif l'y amenait ? Y venait-il par cet instinct qui attire les hommes d'action sur tous les terrains militants de la politique ? Inclinait-il vers la cause du comte de Chambord ? [* * *]

(A continuer.)

VARIÉTÉS.

Un des amis du *Journal des Débats*, M. Jean-Baptiste Pigassou, dont le nom est répandu déjà quelque peu dans le public canadien, nous envoya, il y a quelques jours, un essai humoristique dont nous avons différé de jour en jour la publication, à cause de l'abondance des matières. Aujourd'hui, le relâche que vient de se donner le Parlement nous permet d'admettre dans nos colonnes cet essai de défense en faveur du cochon. Puisse-t-il n'être pas fait en vain.

M. J. B. Pigassou est un de ces panthéistes inoffensifs qui, semblables en ce point à LaFontaine, et sans se rendre compte des effets et des causes de leur philosophie, portent un amour vrai à la nature entière et voient, par exemple, une sœur en une rose et un frère en un âne.

Cette explication était indispensable pour faire apprécier le sentiment affectueux qui a dicté à M. J. B. Pigassou son écrit en faveur du cochon—le paria de nos basses-cours.

LE COCHON RÉHABILITÉ.

— Ah ! oui, s'écriera le disciple de Brillat-Savarin, chantez-nous les délices du jambon de Westphalie, du saucisson d'Arles, et surtout des pieds de cochon à la Sainte-Ménéhould. Accordez votre lyre au ton de celle du grand poète allemand, Uhland, qui ne craignit point d'entonner une ode à la gloire des porceaux ; ou bien cherchez la plume naïve du charmant Flija qui célébra de si bon cœur et dans un si magnifique élan d'enthousiasme poétique les fascinations de cochon-de-lait rôti. Empruntez à Virgile, à Thompson et à Lambert leurs pipeaux agrestes, pour raconter en vers harmonieux ces scènes charmantes qui égalaient les campagnes, quand, la Saint-Martin venue, le fermier invite ses parents et ses voisins, à assister à la mort tragique de son porc gras. Imitiez Vauban, le grand Vauban, qui après avoir inventé le système moderne de fortifications, ne crut pas descendre en quittant les hauteurs de la science militaire pour écrire un traité profond de "Cochonnaïlle ;" ou encore, prenant la plume d'un Michel Chevalier, énumérez les services nombreux et importants rendus à l'humanité par l'animal que proscrivit Moïse, et que tout faquin se donne les gants d'insulter. Dites bien que sans porc, comme sans biscuit, les vaisseaux aventureux ne pourraient point dérouler leur glorieux pavillon au vent des plus lointaines solitudes océaniques, et qu'il serait

(* *) Petit-fils de Charles X et l'un des quatre ou cinq prétendants au trône, par lesquels la France a le bonheur de se voir surveillée. Lorsque M. H. Castille écrivait que chaque révolution fait pousser une nouvelle plante-bande d'hommes célèbres, il aurait pu ajouter qu'elle fait surgir en même temps un nouvel aspirant au trône, dont l'exil ne pourra avoir de terme qu'à la faveur d'une autre révolution.

difficile à l'intrépide famille du pionnier, d'aller semer la civilisation dans les vallons boisés de l'Orégon ou du Saguenay. Décrivez, en passant, la prospérité de Cincinnati, cette jeune métropole, qui s'arrote le titre orgueilleux de "Reine de l'Ouest" et qui aurait fait preuve d'une plus noble fierté, de plus de bon sens démocratique et surtout de plus de reconnaissance, si elle avait simplement adopté l'harmonieux surnom de Porcopolis. Enfin, avant de terminer, n'oubliez pas de montrer le porc, aussi grand dans la guerre qu'en temps de paix, fournissant une nourriture abondante, saine, aisée à transporter, agréable, variée et d'une cuisson facile, aux vaillants soldats de la Crimée."

—Nous n'en ferons rien. Les bienfaits de la viande de porc sont comme ceux du soleil : ingrat qui ne les reconnaît point. Nous voulons aujourd'hui réhabiliter le cochon vivant, cet animal abject que chacun méprise, dont tout le monde s'éloigne avec dégoût et qui pourtant pourrait faire une meilleure figure dans le monde, si l'homme ne semblait pas se faire un plaisir de tout essayer pour l'abrutir. S'il est vrai que le contact continu de la société civilise, ainsi que le prouve, d'ailleurs, l'intelligence presqu'humaine que déploient les chiens, les chevaux, les bœufs domestiques et ceux des nègres esclaves qui sont, élevés dans la famille de leurs maîtres, est-il surprenant que le porc, laissé errant, dès sa naissance, dans les ombres solitudes des forêts, ou relégué dans le coin le plus éloigné, le plus bourbeux des bâtiments d'une ferme, et claquemuré ensuite pour s'engraisser dans l'oisiveté, est-il surprenant que ce pauvre animal voie se rouiller sitôt les qualités intellectuelles dont l'a doté une Nature généreuse? Quel philosophe optimiste pourrait donc reconnaître le sceau brillant de la Divinité sur le front de ce nègre africain, que la société repousse loin de son sein et qui va s'abrutir à New-York dans les bouges infects des Cinq-Points ou de Leonard-Street?

Que le fermier devienne moins superbe; qu'il trouve un mot d'amitié, une caresse familière pour son pauvre cochon, comme il en a de si naïves pour le bœuf de sa charrue, le chien de son foyer et le cheval de sa carriole,—et le cochon, relevé à ses propres yeux, sentira de nobles instincts s'éveiller en lui. Ce sont les créatures les plus avilies qui ont besoin d'encouragement pour se racheter. Avant que le Christ eût dit qu'il était descendu du ciel pour les pécheurs et non pour les justes, le bel Apollon, venu sur la Terre pour y semer le feu sacré de beaux-arts et des belles-lettres, avait commencé par chanter ses vers divins aux porceaux du roi Admète.

Le *humoriste* anglais, Sidney Smith, dit quelque part, en parlant du porc gras : "Cet animal, euseveli dans sa propre graisse, surchargé de prospérité, de succès et de tissus adipeux, inspirerait le plus grand dégoût, s'il était moins utile. Mais le fermier qui a remarqué avec soin la petite quantité de nourriture nécessaire au porc pour lui faire prendre ses dimensions extraordinaires, le génie étonnant qu'a cet animal pour l'obésité, et la tendance louable de sa chair à désertir les régions de son corps qui sont à bon marché, pour s'entasser dans ces parties qui valent neuf pence la livre,—un tel observateur de l'utilité du cochon n'hésitera point à donner aux plus gras le titre de porceaux de noble race." Ce qui cause l'admiration de l'écrivain britannique, fait précisément le malheur du pauvre quadrupède. Si son tempérament ne le portait point à l'embonpoint, si les hommes ne faisaient pas tout pour développer cette fatale tendance originelle, le cochon vivrait, pour devenir peut-être avec le chien, le compagnon de l'homme, de même qu'il fut celui de Saint-Antoine. Mais la graisse dont il se surcharge détruit l'équilibre entre son corps et son esprit, ainsi qu'il arrive d'ailleurs chez toutes les créatures trop grasses. Qui a jamais vu, par exemple, pendant le carnaval, un bœuf-gras donner la moindre preuve d'intelligence? et oserait-on prétendre que les oies qui sauvèrent le capitole, fussent des oies grasses?

L'hiver dernier, aux jours où les pommes-de-terre étaient le plus chères, un fermier du Kentucky, à bout de sa provision, se dit que, puisqu'on avait découvert depuis peu le moyen d'engraisser les animaux avec de l'huile de morue, il pourrait bien essayer, pour sa part, de nourrir ses porceaux avec la graisse de leurs propres frères. En effet, tous les matins il jetait dans une immense chaudière deux ou trois cochons, dont le jus allait assouvir la faim des survivants. C'était, on le voit, condenser

dans le plus petit volume l'essence de la graisse d'un troupeau entier, et mettre en pratique la devise américaine : *E pluribus unum*. Cependant, Lord Byron nous raconte dans son *Don Juan* les terribles souffrances qu'endurent de malheureux naufragés, réduits à manger un de leurs compagnons ; et quel sera aujourd'hui le poète qui nous émouvra au récit des tortures que durent souffrir ces cochons du Kentucky, en se repaissant du suc de leurs camarades? Si, en pareille circonstance, la raison de l'homme s'ébranle, quoi d'étonnant que la faible intelligence du porc y succombe entièrement?

Un des comités de la société d'agriculture et d'horticulture du comté de Berks (Pennsylvanie) disait dernièrement dans un rapport :

"Le cochon est un animal important. D'un caractère serein et philosophique, sa puissance morale et mentale n'a point ce jet brillant qui attire l'attention générale. Au contraire de l'éléphant doué presque de raison, ses qualités intellectuelles sont généralement si bornées que le fameux "cochon savant" est encore unique—un prodige dans les annales du monde. On ne pourra jamais que faire des conjectures sur ce qu'une instruction judicieuse et la maturité des années pourraient effectuer chez cet animal ; car une mort prématurée est la fin caractéristique de sa race. Aussi, tandis que l'attention de l'homme reste toujours tournée vers le développement physique du porc, toute preuve précoce de tendre génie que pourrait donner le cochonnet, doit-elle passer sans remarque."

C'est ainsi que devaient parler de braves fermiers, élevés dans l'intimité et dans l'appréciation du cochon. Oui, cet animal est susceptible de s'élever dans la sphère intellectuelle. Qu'on prenne soin de son éducation et surtout qu'on lui donne la chance de développer ses facultés, qu'on le laisse vivre, en un mot, et l'on s'étonnera peut-être de le voir, un jour, rivaliser avec tous les chiens *Minitos*, passés ou des temps à venir. Que de promesses le cochonnet ne donne-t-il pas dans sa plus tendre enfance ! quel attachement pour sa mère ! que de gentillesse dans tous ses mouvements ! Les Juifs, qui, depuis Moïse, détestent le cochon, n'ont pas rendu justice à ce quadrupède. Leurs poètes bibliques nous parlent sans cesse des agneaux qui bondissent autour des brebis, et à leur suite, les écrivains du monde entier ont pris l'agneau pour l'emblème de la gentillesse et de la gracieuseté. Et pourtant qu'un agneau est ridicule, vilain, sot et gauche, comparé à un joli cochon de lait ! Que de raideur dans les bonds de l'un ! que de souplesse et de charmante vivacité dans la course naïve de l'autre !

Nous ne relèverons pas, avant de terminer, toutes les insultes prodiguées au cochon par une humanité ingrate. L'homme reçoit mille services de son corps, de ses boyaux et même de ses soies, et il le fait pourtant l'emblème de tout ce qui est bas, vil, méprisable, dégoûtant ! mais le cochon brave ces insultes *imméritées*. C'est le plus bel emblème que nous connaissions de la résignation chrétienne et de la fierté philosophique. Qu'un passant le frappe sans motif, et il ne s'enfuira pas, comme le ferait le chat farouche ; il ne se couchera pas non plus aux pieds de son brutal persécuteur, semblable à un chien servile. Après s'être simplement éloigné d'un pas ou de deux, afin d'éviter sagement de nouveaux coups, il se remettra, comme si de rien n'était, à chercher des glands pour sa nourriture, ou peut-être à découvrir de savoureuses truffes pour les délices de celui qui vient de le provoquer.

JEAN BAPTISTE PIGASSOU.

Québec, 23 mars 1858.

Vraiment je ne sais comment remplir l'engagement que j'ai pris de vous écrire, chaque jour, ce qui se passe à Québec ; car il règne ici une désolante disette de nouvelles. M. Price, l'aspirant-capitaine, est seul venu briser la monotonie et faire sortir tout Québec dans la rue, par son grand vacarme pendant toute une journée. Nous l'avons tous vu se promener, au son du siffre et du tambour, dans une grande voiture attelée de quatre chevaux, et en compagnie d'un nombre considérable d'officiers, en brillant uniforme. Tout cela pour engager les gens à s'enrôler dans sa compagnie ; mais il n'a trouvé que vingt hommes de bonne volonté, et encore quatre de ceux-là sont-ils à présent parmi les pensionnaires de la reine, dans la prison de Québec.

Il lui faut quatre-vingts hommes et je doute fort qu'il puisse les trouver dans notre ville.

J'ai remarqué deux choses dans la rue St-Jean, et l'on m'a dit à ce propos que j'étais bien en arrière de mon siècle pour ne les avoir pas remarquées plus tôt. Vous en jugerez : les dames à la mode portent des robes courtes ou relevées qui nous permettent de voir leurs pieds—petits ou grands, bien ou mal chaussés—et en même temps, le rebord d'un jupon rouge à grandes raies noires. Je me suis demandé si les dames voulaient montrer le pied ou le jupon. De leur côté, MM. les officiers (militaires, bien entendu) adoptent la redingote longue, c'est-à-dire, un redingote dont la taille est courte tandis que les pans descendent jusqu'aux talons.

Et voilàA demain.

Berthier, 19 mars 1858.

Monsieur Vidal,

Votre journal, quoiqu'encore à son début, m'inspire tant de confiance, à chaque numéro que je reçois, qu'il me prend fantaisie de vous y demander un tout petit espace pour quelques lignes relatives au *Miroir Parlementaire*.

Je dois vous dire, d'abord, qu'il n'y a pas que votre correspondant parlementaire, du 13 courant, et ses amis, qui aient ri en lisant vos justes appréciations du *Miroir Parlementaire* qui, je l'espère, pour ne pas effrayer plus d'une fois son trop malheureux père, mourra en embryon. Et nous aussi, nous avons bien ri, ri de son père, de ce père orgueilleux et farfadet qui veut donner à la Province un enfant non seulement, pour absorber \$20,000 par an, mais aussi pour nous étourdir durant chaque session par son bavardage sempiternel. A peine aura-t-il vu le jour qu'il estropiera les deux langues et nous écorchera les oreilles. Il n'y a pas même jusqu'à son nom qui ne choque et que je ne croie impropre.

Bienveillant et indispensable *Journal des Débats*, vivez seul dans votre ligne et faites tous vos efforts pour nous délivrer de ce *Miroir du Parlement*. C'est déjà bien assez que vous vous soyez obligé, pour être fidèle à vos promesses, de nous faire voir, dans votre brillant et charitable *Journal des Débats*, des discours d'orateurs qui pêchent plus d'une fois contre le gros bon sens. Par conséquent, si les *Binettes* parlementaires croient nous faire plaisir en nous présentant un *Miroir* pour les y admirer dans leur vrai jour, qu'elles se trompent. Ce serait nous froter le nez en relevant. Que les gens sages ne permettent point aux amateurs du *Miroir* de mettre le feu à l'autre bout de la chandelle; elle brûlera toujours bien assez. Il vaudrait mieux, dans mon humble opinion,—si nos représentants ont une envie incurable de se faire voir et admirer—qu'on vous allouât à vous, Monsieur le Rédacteur, une certaine somme pour livrer à chaque possesseur d'une *Binette* parlementaire, un certain nombre de copies de votre journal. La saignée au trésor, exigée par la maladie, demanderait une moindre ouverture.

UN ANTI-BINETTE. [*]

[*] Le nom de plume de notre correspondant, (qui était *anti-binet* et que nous nous sommes permis de corriger,) nous prouve qu'il n'avait pas saisi la portée du mot *binette* dont nous nous sommes servi en parlant de quelques députés. Comme ce mot n'est pas dans le dictionnaire, nous nous permettrons de l'expliquer.

Le *binet* est le ressort adapté aux chandelles, pour faire brûler la bougie jusqu'au bout. Aussi, faire *binet* signifie-t-il "faire des économies de bouts de chandelle." Destouches a mis cette expression dans la bouche d'un de ses personnages :

"Mon maître

Sans s'en apercevoir est ruiné tout net;
Il brille; mais, ma foi, c'est en faisant *binet*.

Mais, assurément, on ne saurait reprocher justement à notre Chambre de faire *binet*; il suffit d'aller un soir au Parlement, lorsque ses 300 fenêtres brillent dans l'obscurité, comme les yeux d'un monstre colossal, pour avouer que les M. P. P. ne font pas *binet*,du moins quand c'est l'Etat qui paie.

Aussi, est-ce *binette* et non *binet* que nous avons écrit. La première de ces expressions est un terme d'atelier dont se servent les artistes parisiens pour désigner une tête drôlatiquement ébauchée par un statuaire. Les littérateurs se sont emparés de ce mot et c'est dans ce sens que nous avions dit que les *binettes* de la Chambre tiennent à s'admirer dans un *Miroir*.

COTES DES MERCURIALES ET PRIX DES PROVISIONS A MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 24 mars, 1858.

	SH.	D.	SH.	D.	
Farine (par quintal).....	12	0	a	12	6
Farine d'Avoine do	10	0	a	10	6
Orge (par minot)	3	0	a	3	3
Pois do	4	0	a	4	3
Avoine do	1	8	a	1	10
Sarrazin do	2	3	a	2	6
Mais do	4	0	a	4	6
Graine de lin [par minot]	5	0	a	5	6
Timothé do	9	6	a	10	0
Dindons [par paires]	8	9	a	10	0
Oies do	4	0	a	5	6
Canards do	2	9	a	3	0
Poulets do	3	0	a	3	9
Pigeons domestiques do	0	9	a	1	3
Beuf (la livre)	0	4	a	0	9
Porc do	0	6	a	0	7
Mouton [par quartier].....	5	0	a	8	9
Veau do	5	0	a	12	6
Beuf (les 100 livres)	\$6 00 a		\$9 00		
Porc frais do	\$6 50 a		\$7 50		
Fèves canadiennes (le minot)	7	6	a	8	0
Pommes de terre (le sac).....	3	9	a	4	0
Sucres d'érable (la livre)	0	6	a	0	6
Saindoux do	0	9	a	0	10
Œufs (la douzaine)	1	0	a	1	3
Planç (la livre)	0	6	a	0	7
Merluche do	0	2	a	0	3
Pommes (le baril)	10	0	a	20	0
Oranges (la boîte)	\$8 00 a		\$9 00		

HOTEL AMERICAIN.

WALKER & PATTERSON, PROPRIÉTAIRES.

(Situé au coin des rues Yonge et Front, à Toronto, H. C.)

Les nouveaux propriétaires de l'Hôtel Américain,—A. B. Walker et R. W. Patterson,—font savoir à leur amis, aux nombreux patrons de l'*American-House* et au public en général, qu'ils ne négligeront rien pour maintenir leur établissement à la hauteur où il a été jusqu'à présent et où il est arrivé, grâce à la supériorité de sa table, aux soins attentifs donnés aux voyageurs, à la promptitude et à la régularité du service, au prix raisonnable de la pension et à l'heureuse situation de l'hôtel, en face de la partie la plus animée de la baie, au pied de la rue la plus fréquentée de la ville, à quelques pas de la rue royale, tout près de la Poste ainsi que de la Bourse, et dans un voisinage suffisant du Palais du Parlement.

Toronto, 23 mars, 1858.

15

Le *Journal des Débats* paraît à trois heures de l'après-midi, tous les jours de la semaine, à l'exception du dimanche et du lundi.

Le prix de l'abonnement est d'une piastre les quarante premiers numéros. A Montréal, à Sorel, à Trois-Rivières et à Québec, on peut s'abonner à la semaine, en payant quinze sous après la réception de cinq numéros.

Au détail, chaque numéro du *Journal des Débats* se vend quatre sous.

Les abonnés retardataires pourront se procurer les numéros qui ont déjà paru, en envoyant leur piastre au propriétaire du *Journal des Débats*, écrire franco.

M. VIDAL, propriétaire et rédacteur-en-chef.